

Compte-rendu

Expérience « À l'école des écrivains », année 2009/2010

Collège Lucie Aubrac, Grenoble

Fabrice Vigne, janvier 2011

Je présente à qui de droit mes sincères excuses pour le retard tout à fait exorbitant du présent compte-rendu. Les difficultés que j'ai éprouvées à le rédiger, et les sempiternelles remises au lendemain, s'expliqueront assez par sa teneur, en somme, politique.

En 2009, j'ai participé à l'opération *À l'école des écrivains* en me rendant dans un collège situé en un autre hémisphère, sur l'île de la Réunion. J'en suis revenu enthousiaste, et convaincu de l'importance de rencontrer des élèves en délicatesse avec le système scolaire, discuter avec eux de littérature. J'étais impatient de remplir.

J'ai rempli.

En 2010, la proximité a prévalu : j'ai renouvelé ma participation en me rendant cette fois dans un collège tout proche de chez moi, le collège Lucie-Aubrac de la Villeneuve de Grenoble. J'en suis revenu amer, perplexe, désabusé, et pas vraiment certain de servir à quoi que ce soit. Les rencontres ne se sont pas *bien passées*, ou peut-être pas passé du tout. Je peux essayer de les décrire formellement, tout au moins de donner pour mémoire l'agenda de mes visites.

- Première séance dans la 4^e du collège Lucie Aubrac de Grenoble : 10 février 2010. La classe est réduite, moins de 20 élèves, et même encore moins que cela, compte tenu de l'absentéisme. Cette séance inaugurale est une prise de contact, je me présente, je présente mes livres.
- Deuxième séance : 24 mars. Séance hélas écourtée pour cause d'embouteillage – nous décidons qu'elle compte pour du beurre et que nous nous verrons quatre fois au lieu de trois. Je leur fais des lectures.
- Troisième séance, donc, dès la semaine suivante : 31 mars. Essentiellement consacrée au livre prétexte de nos rencontres, mon roman *TS*.
- Quatrième et dernière séance : 3 juin. Lors de ce « débriefing », nous lisons ensemble leurs propres écrits, et je leur présente un extrait d'une vidéo, un spectacle musical que je tourne adapté d'un autre de mes romans.

Mais l'agenda ne raconte rien des faits. Il ne révèle pas qu'en réalité, l'essentiel de l'énergie déployée consistait à simplement essayer, et échouer la plupart du temps, à nouer une relation avec mes interlocuteurs. Depuis que je me livre à l'exercice de la rencontre littéraire en milieu scolaire (quelques dizaines de rencontres tout de même depuis 2004, y compris devant nombre de non-lecteurs), je ne m'étais jamais retrouvé face à une classe aussi dure, aussi disloquée, aussi impénétrable. Jamais je n'ai vécu un moment aussi peu joyeux, et aussi peu propice à un échange. La pédagogie sans la simple possibilité d'être ensemble et, toutes proportions gardées, relativement *heureux* d'être ensemble, s'abaisse à n'être qu'un rapport de force. Voilà une des phrases que je leur ai dites, sans que je sache si j'ai bien fait de la leur dire : « J'ai l'impression que nos rencontres, et même chacune de vos heures de cours, vous les vivez comme un match à gagner. Alors vous l'avez perdu. »

Les jeunes ici n'avaient pas lu mon livre – ce n'est pas grave en soi, mon livre n'était qu'un enjeu de départ, ce qui est grave c'est que je ne les crois pas capables de lire un livre, quel qu'il soit. Ce qui est grave c'est la situation globale que ce symptôme, parmi d'autres, trahit. Ils se montraient (et j'essaye de faire la part de la provocation dans ce qu'ils montraient d'eux) indisciplinés, méprisants, inattentifs, sans plus de curiosité pour moi et mon livre que pour leur professeur – elle et moi dans le même sac, celui d'un « système » qui les « oppresse », peut-être.

J'ai échoué à véritablement rentrer en contact avec ces adolescents, à trouver un terrain commun. Je ne dis pas qu'il était impossible de le faire, je dis seulement que je n'ai pas su. Ils m'ont apparu non seulement coupés de l'écrit, mais coupés de toute perspective de vie scolaire, empêchés de la concentration élémentaire et des « bases » permettant l'acte même d'apprendre. C'était pour moi une gifle, une grave désillusion, d'une part à titre personnel (je m'étais montré incapable de les intéresser, de leur apporter quoi que ce soit), mais surtout en tant que découverte de cet état de fait.

L'état social (et l'état scolaire, en avant-poste) des « banlieues », des « cités sensibles », des « quartiers », chômage, précarité, fin de la mixité sociale, fuite des propriétaires « bobo », concentration d'immigrés de la première, deuxième, troisième, générations, panne de l'ascenseur social métaphorique aussi bien que des ascenseurs bien réels dans les montées, sentiment d'abandon, rejet de ce qui incarne l'Etat (et donc première cible du ressentiment, la structure que l'on a sous la main, celle qui justement devrait permettre l'émancipation : l'Education Nationale) dans une forme de rébellion dépolitisée, violence permanente, latente ou éruptive, dans tous les rapports sociaux... Ce naufrage français est gravissime, désolant comme une autodestruction, voilà le constat que j'en rapportais. J'aurais appris quelque chose, mes yeux dessillés. Mais ces enfants, qu'auront-ils gardé, eux, de nos quatre séances ? Il paraît que le tableau n'est pas si noir que je le dis : la professeur m'assure qu'ils auront retenu quelque chose de ma visite. Méthode Coué ?

J'ai rédigé plusieurs articles sur mon blog à ce sujet, pour exposer mon désarroi, ce qui m'a permis de recueillir de nombreuses réactions. Surtout des soutiens, des témoignages, et des confirmations de l'ampleur des dégâts (notamment d'une jeune femme membre du personnel de ce collège), mais aussi, plus rarement, des saillies agressives me reprochant à la fois ma défaite et mon défaitisme - cf. <http://www.fonddutiroir.com/blog/?p=2970>.

En voici un extrait significatif. Pardon pour les redondances avec ce qui précède.

« J'entre dans la classe. Ils n'ont pas lu mon livre. Ce n'est pas grave en soi, nous n'avons qu'à prendre le temps de faire connaissance, je peux lire à voix haute, je peux parler, nous pouvons discuter... Sauf que c'est très difficile. Je commence à me présenter... le brouhaha ne cesse pas une seconde, basse continue avec des éclats de voix ici et là. Ils bavardent, ils s'interpellent, ils consultent leurs téléphones portables, ils se demandent à peine (contrairement à moi) ce que je fais là. L'un des garçons fait le vent, et il ne cessera quasiment pas de faire le vent pendant toute la séance. Il souffle en relevant le col de sa veste : « Whou, hou !... », ainsi de suite. Tout en parlant, je me perds en conjectures sur la signification de ce bruitage, une métaphore sûrement, mais de quoi ? Et soudain, j'avise au fond de la classe, mon livre, par terre. Le prétexte, le support de ma présence ici. Mon *TS*, mon sang, ma sueur et mes larmes, jeté au sol. Que fait-il là ? Je m'interromps – le brouhaha, non.

Je me considère blindé du point de vue de l'ego, je ne prends pas pour un affront personnel ce puissant symbole de rejet. Ce n'est pas mon livre qui a été jeté au fond de la salle, mais le livre en général. Le livre est à terre. Pour eux, pour l'école, pour l'Education nationale. Je dis : « Mais... Qu'est-ce qu'il fait là, ce livre ? » Ils ne prêtent pas attention à cette question. Personne n'en veut, de ce livre. La prof de français, en revanche, s'empresse : « Mais oui, c'est vrai, qu'est-ce que c'est que ce livre ? Il est à qui ? Qui a jeté son livre ? » Personne ne répond. Elle se précipite au fond de la classe, ramasse le livre, et revient le déposer sur son bureau en expliquant que c'est mal de jeter des livres. La séance se poursuit.

Je m'efforce de leur parler, « Je ne peux pas faire d'angélisme, je ne peux pas vous dire : lisez, c'est bon pour vous. Je ne peux que témoigner que lire a été bon pour moi... », j'essaye, je parle, je parle, je ne suis pas en mesure de mesurer ce qu'ils entendent... Pendant ce temps le vent souffle : « Whou-hou ! » Le temps que la prof fasse une réflexion pour faire cesser la soufflerie, deux autres se sont levés ou ont engagé une autre conversation. Je commets l'erreur de hausser le ton. C'est bien la première fois que je me laisse aller à un tel débordement dans une classe... C'est stupide et parfaitement stérile, et ne révèle que mon inaptitude pédagogique. Une jeune fille me répond : « Mais monsieur, pourquoi vous nous criez dessus ? Ça ne sert à rien. » Elle a parfaitement raison, bien entendu.

La prof fait une tentative à son tour : « Ce roman parle de l'adolescence, parle de la vie au collège... Est-ce que vous vous y retrouvez ? Vous avez une réaction ? Vous avez quelque chose à dire à Fabrice Vigne qui est venu pour vous en parler ? » Comme elle interpelle nommément un gars près de la fenêtre, celui-ci est obligé de répondre. Il finit par dire : « Ça va. Ça ne me dérange pas. » Je ne le dérange pas. Que dois-je en penser ? En tout cas, pas « toujours ça de gagné ». J'aurais infiniment préféré le déranger, je n'ai pas trouvé les mots.

Nous enchaînons en discutant (?) de l'écriture. De la façon dont j'ai écrit ce livre : « J'ai procédé comme mon personnage. À chaque chapitre, j'ai pris un mot au hasard dans le dictionnaire, et j'ai écrit mon histoire autour de ce mot. Parce que c'est avant tout un roman sur le langage : si vous maîtrisez le langage, vous maîtrisez votre rapport au monde, vous vous maîtrisez. Alors mon personnage se réfugie dans son dictionnaire, il y puise des mots en étant convaincu que c'est la vérité... C'est 'un livre qui dit la vérité', un livre sacré, comme la Bible ou le Coran... »

Un petit gars au fond de la classe, à gauche, à côté de l'endroit où était jeté le livre, semble se réveiller. Il me « calcule », bravache, il me parle pour la première fois : « Quoi, m'sieur ? Vous croyez que la Bible, c'est la vérité ? Qu'est-ce qui vous dit que c'est la vérité, la Bible ? »

Il n'a manifestement rien compris de ce que j'essayais d'exprimer. Il a embrayé directement sur une agression communautariste : tout ce qu'il voit en moi est un représentant du 'système', des classes dominantes, françaises, blanches, lettrées, chrétiennes – une cible. Il me sert un combat de néo-colonisé contre le néo-colon que je suis, du Franz Fanon dénaturé, décérébré façon gangsta, il défend sa religion et s'en prend à « la mienne », son Coran contre « ma » Bible. Ah, le con. Je suis atterré par l'obscurantisme ⁽¹⁾ de sa réaction.

Je me sens désespéré, impuissant. Je repense à ce que m'avait dit une enseignante, il y a déjà plusieurs années, alors que j'intervenais dans sa classe : « Je sens venir un nouvel illettrisme, depuis quelques années. Cela m'inquiète beaucoup. Comme un signe avant-coureur de guerre civile. » Ce jour-là, j'avais trouvé qu'elle exagérait, qu'elle était alarmiste, guerre civile comme vous y allez, je m'étais efforcé de la rassurer, de rationaliser...

Que faire ? Il y a forcément quelque chose à faire... Il me reste une séance avec eux... J'y retourne...

⁽¹⁾ – Attention. Étant donné le caractère sensible de ces matières, le mot *obscurantisme* dans ce paragraphe pourrait me valoir facilement un procès d'intention en islamophobie. Aussi je me sens obligé d'enfoncer une porte ouverte, et de préciser ma position : je ne veux pas me mettre les musulmans sur le dos. J'espère au contraire les avoir *tous*, les obscurantistes, dans le dos. J'affirme donc que je ne stigmatise pas l'Islam. Mon intention est plutôt de stigmatiser la religion, quelle qu'elle soit. Celle, aussi bien et très chrétienne, de l'individu qui nous tient lieu de Président de la République : une déclaration comme « *l'instituteur ne pourra jamais remplacer le curé ou le pasteur* » (discours au Latran, 20 décembre 2007), qui ne peut que jeter de l'huile sur le feu, est un symptôme différent du même obscurantisme contemporain. Je respecte la foi (et c'est sur ce respect que j'ai écrit *Les Giètes*, figurez-vous), mais je méprise de toutes mes forces cette foi-là, cette foi qui se passe de la connaissance, cette foi d'autant plus intolérante qu'elle est superficielle et ignorante, cette foi qui donne un vernis « d'esprit » à tous les embourbés du matérialisme, qu'ils soient Présidents de la République ou collégiens indigents des cités. Cette foi littéralement obscurantiste (persiste et signe), qui n'encourage certainement pas à lire, pas plus les textes sacrés qu'autre chose, transformant les livres saints en grigris magiques intouchables, tabou, alors que ces livres devraient être, *comme n'importe quel livre et comme des dictionnaires*, des supports à sagesse et exégèses, à échanges, à discussions. Et dire que ces foutues superstitions de masse s'intitulent « religions du livre » ! Suis-je clair ? »

F.V. 11 avril 2010

Cette expérience cuisante était difficile à digérer, à chaud comme aujourd'hui, six mois plus tard. Elle remettait en cause ma compétence (mon talent ? ma posture ?) d'intermédiaire, de passeur de lettres et de belles choses, et plus profondément elle remettait en cause au moins une génération entière, 20 ans, de crise de l'éducation, de crise de la crédibilité de l'enseignement, de crise dans les racines et dans l'avenir de la société par conséquent. Car si je m'adonne de temps en temps à ces rencontres scolaires, c'est que j'y *crois*, jusqu'à la naïveté, je crois que c'est utile, que c'est bien, que ça apporte quelque chose à quelqu'un... Je croyais. C'est, entre autre, cette bonne conscience-là qui était mise à mal. À quoi servais-je, exactement ? Je servais d'alibi socio-cul à un établissement, à une organisation sociale, à un rapport entre les générations et entre les milieux, entre les « classes » comme on aurait dit à une autre époque, je posais un vernis sur un ghetto, je participais à une garderie pour ados déstructurés, « classe chômeuse classe dangereuse », à qui parler de *littérature* était presque une provocation...

Mais ce n'est pas tout. Il s'est passé autre chose, peu après. L'aigre goût d'échec qui m'encombra la bouche à l'issue de mes séances avec cette classe, au printemps, m'est revenu comme une bile à peine deux mois plus tard, durant les vacances d'été.

Cela a commencé comme un fait divers.

Dans la nuit du jeudi 15 au vendredi 16 juillet 2010, deux jeunes malfaiteurs ont braqué le casino de la ville thermale d'Uriage, à quelques kilomètres de Grenoble, et ont été pris en chasse par deux patrouilles de gendarmes et de gardiens de la paix. Selon la police, les malfaiteurs ont ouvert le feu avec des fusils d'assaut, blessant grièvement un policier à la tête. Ce serait lors de la riposte policière qu'un des malfaiteurs, âgé de 24 ans a été tué, selon la version des policiers. Cette conclusion tragique du larcin s'est déroulée dans le quartier de la Villeneuve, c'est-à-dire sur le territoire même des deux jeunes hommes, leur lieu de vie, précisément sous les fenêtres du collège Lucie-Aubrac. Trois jours et trois nuits de violences ont suivi dans le quartier, trois nuits d'affrontement entre les jeunes et les forces de police, trois jours de stress pour la population sous surveillance des patrouilles et des hélicoptères...

Je ne pouvais que relier les deux « événements », si distincts en apparence. Pas un lien de cause à effet, naturellement, mais une indéniable synchronicité. Je m'étais trouvé confronté à la défaite du système scolaire, du système culturel, de la socialisation par l'école – et j'assistais, dans le même lieu, à un déchaînement de violence et un chaos social. J'étais entré dans la cocotte minute, j'avais senti la pression, deux mois plus tard je la voyais exploser à la télévision, même pas surpris.

Car ce quartier, ce collège même, passaient à la télé, c'était l'heure de gloire de la cité. Toute la France, toute l'Europe connaissaient désormais « la Villeneuve de Grenoble », entrée dans l'inconscient collectif comme synonyme d'émeute péri-urbaine, cette pauvre Villeneuve que je connais depuis trente ans, et qui lors de son émergence faisait au contraire figure d'utopie moderne, d'invention du « vivre ensemble » urbain contemporain. Le Président de la République lui-même entérinait cette nouvelle notoriété par le patibulaire « discours de Grenoble », démonstration de force restée dans certaines mémoires comme un resserrage de boulons sécuritaires...

Et moi, alors ? Quel était le sens de ma dérisoire « mission » ici ? À quoi au juste étais-je bon, « écrivain dans la cité », tentant de transmettre gueule enfarinée la beauté des lettres ? Cet été-là, rongé par le doute au moment sans cesse remis de rédiger le présent compte-rendu, j'ai relu la note d'intention d'*À l'école des écrivains*, pour me souvenir des objectifs initiaux, comme si je cherchais à repérer l'endroit où tout le processus avait dérapé. Je cite :

« *À l'école des écrivains. Des mots partagés* » vise à mettre en relation l'univers de l'école et celui de l'écrivain. Cette opération cherche à amener vers le livre et l'écriture des élèves qui en sont parfois éloignés, en partant de la lecture d'un livre écrit par leur auteur « parrain ». Le professeur accompagne le travail d'écriture des élèves.

À ce cahier des charges répond de sinistre façon le discours de Brice Hortefeux, ministre de l'intérieur, en visite à la Villeneuve de Grenoble le 17 juillet, et annonçant le déploiement de pas moins de 250 hommes sur le secteur :

« Nous allons rétablir l'ordre public et l'autorité de l'Etat (...) Il y a une réalité simple et claire dans ce pays : les voyous et les délinquants n'ont pas d'avenir car la puissance publique finit toujours par l'emporter ».

Il déploie 250 hommes ! Et le collège Lucie-Aubrac qui manque de personnel, et l'Education Nationale qui supprime des postes. Je dépose ces deux discours dans la balance, fléau au milieu, et je pense alors à la phrase de Victor Hugo, ce trop fameux slogan, qui a traîné partout, qui si ça se trouve n'est même pas de lui : « Ouvrez une école, vous fermerez une prison »... Un vrai sujet du bac, un brevet des collèges... Pour la première fois, cette phrase ne m'apparaît pas comme un prétexte à pisser de la copie, à décrocher bonnes notes et bons sentiments. Pour la première fois je comprends, je vois ce qu'il veut dire, je l'ai sous les yeux.

Après avoir beaucoup hésité, je rempile pour la saison 2010-2011 d'*À l'école des écrivains*.

Je n'ai pas, tout compte fait, *perdu la foi*. Je persiste à croire que ces rencontres peuvent avoir un sens. En tout cas il faut bien en prendre le risque. On verra bien.